

IMPASSE DE L'ATTACHEMENT MATERNEL ¹

Nicole Stryckman

(43)Étonnés par la rémanence chez certains analysants d'un attachement puissant, illimité et surtout destructeur voir mortifère à la Mère, nous nous sommes interrogés sur ce qui la cause. Notre pratique nous enseigne qu'une mère est pour tout parlêtre conjointement unique et kaléidoscopique. Comme le kaléidoscope, la Mère offre la possibilité d'unification - illusoire - des morceaux que constitue à la naissance le corps de son enfant, tandis qu'elle fait miroiter tous les possibles et même la possibilité des impossibles.

En présence de cette première représentante de l'Autre, lieu de la parole, l'enfant pour inscrire son existence de sujet n'a pas d'autre choix que de passer par le discours de cet Autre. De par sa fonction génitrice, la mère réelle fait Un en son sein de la vie et de la mort tandis qu'elle invite son enfant à accomplir le voyage qui sépare l'une de l'autre. Celui-ci comporte plusieurs tracés. Notre propos s'attachera à deux de ceux-ci. D'une part, celui du réel du corps d'une mère ², d'autre part, celui de la langue maternelle.

La langue maternelle

(44)Jusqu'à l'âge de quelques mois, un enfant peut apprendre n'importe quelle langue et celle-ci va marquer définitivement son inconscient. Prenons trois exemples extraits du livre de **G.A. Goldschmidt** très instructif pour illustrer notre propos ³. Là où le français parle de

¹ Ce texte a déjà été publié, en italien, dans la revue *Cosa Freudiana - Bollettino di Psicanalisi*, n° 4, 1991, pp. 37 à 48.

² Dans un article récent, nous avons désigné cette dimension corps maternel : espace-temps, in *Bulletin Freudien*, n° 8, juin 1987, pp. 73-82.

³ G. A. GOLDSCHMIDT, *Quand Freud voit la mère, Freud et la langue allemande*, Paris, Buchet Chastel, 1955, pp. 24-25.

danger de mort, l'allemand dit *Lebensgefahar*, danger pour la vie. Mettre l'accent sur la vie ou sur la mort n'est pas inoffensif, le péritoine se dit en allemand *das Banchfell*, le « fourrage du ventre ». L'allemand est une langue immédiatement liée à l'intimité, aux gestes et aux désirs du corps. Le malade atteint d'une cirrhose du foie, c'est avoir en allemand un « foie qui se recroqueville », *Schrumpfleber*. Comme le signale l'auteur tout est différent d'une langue à l'autre. **Freud**, dans toute sa démarche, va tenter de faire parler la langue, de prêter attention à ce qu'elle a à dire.

Ceci nous permet de percevoir l'importance de la langue par laquelle un infans va entrer dans le monde du langage. La langue maternelle sera celle qui - à partir de l'Autre, la Mère -, s'adresse à l'infans en parlant de lui. A partir de cette adresse venant de l'Autre, le sujet adopte ou non cette langue. En l'adoptant, il entre dans la filiation langagière. Il s'en trouve ainsi autorisé à prendre la parole. Il est donc indispensable de parler à un enfant en même temps que lui sont donnés les soins nécessaires à sa survie. C'est dans cette langue que son corps de besoins, de satisfactions, de demandes, de plaisir, de déplaisir et de jouissances sera nommé et donc désiré.

Que se passe-t-il si cette adresse par l'Autre est faite en plusieurs langues ?

Il semble que pour l'authentification de l'existence du sujet par l'Autre, cela ne pose aucune difficulté. Puisque cette référence multiple lui signifie à la fois que nul être humain n'est maître du langage, mais que tous nous sommes soumis à ce tiers qui nous pré-existe. Là où cela pourra poser problème, c'est au moment de la mise en place ou de la résolution de la problématique oedipienne. C'est-à-dire au moment où le sujet sera convoqué, enjoint à faire ses choix identificatoires, c'est ce que démontre le cas d'Isabelle⁴. Cette enfant trilingue installée en France, parle anglais ou hébreu avec sa famille et français avec la femme de ménage. Après une (45)rencontre avec des enfants trilingues de la même façon qu'elle, ces enfants amis racontent leurs activités à leurs propres parents en français. Isabelle entendant cela demande alors à sa mère :

« - C'est permis de parler français à ses parents ? On a le droit ? Je croyais que c'était défendu et que, si on parlait français, on n'était plus de la famille.

Isabelle dévoilait ainsi à ses parents, ahuris, qu'elle imaginait être exclue de sa famille si elle ne parlait pas la langue de ses parents. »

Cette enfant présentait des difficultés d'orthographe et de calcul. Or, le père d'Isabelle calculait et rédigeait toujours dans sa langue maternelle, en hébreu. Dolto nous dit qu'à partir du moment où le père s'est occupé des rédactions et des problèmes de calcul de sa fille en français, ses difficultés ont disparu. Ce qui nous semble important, ce n'est pas que le père fasse le travail scolaire avec sa fille, mais que l'exclusion supposée par Isabelle, si elle parlait une autre langue pour la transmission du savoir de l'Autre, soit levée et qu'elle puisse ainsi résoudre les questions oedipiennes dans les trois langues.

4F. DOLTO, *Séminaire de psychanalyse d'enfant*, Paris, Seuil, pp. 95-98

Que se passe-t-il si le sujet croit que cet Autre lui a refusé cette inscription ?

Comme nous le dit une analysante dès le premier entretien : « Je n'ai pas de langue maternelle ». Placé dans une telle position pour ce sujet il était devenu impérieux le jour de la mort de sa mère de parler à un psychanalyste .

Ce que la cure va mettre à jour, notamment, c'est le refus par ce parlêtre d'être séparé réellement de la jouissance incestueuse du corps de sa mère par la langue maternelle dont c'est la fonction. La croyance en ce refus a guidé toute sa vie affective et professionnelle. Professeur de langues étrangères, elle épousera un homme qui ne connaît pas sa langue maternelle. Tous ces actes ne pourront jamais annuler son inscription dans l'Autre. Celle-ci s'est effectuée mais elle ne peut la reconnaître que sur les modalités de la dénégation, de la *Verneinung*, je n'ai pas... : c'est-à-dire par et dans le refoulement.

Ce que le sujet ignore, par ailleurs, est la chose suivante : la langue maternelle est toujours une langue étrangère et ce qui la spécifie entre autres c'est qu'elle construit, nomme l'objet de l'inceste qu'est tout enfant pour sa mère. La langue maternelle est donc une langue incestueuse. La maintenir vierge comme tentait de la (46) faire notre patiente, lui permettait d'être fantasmatiquement ce pur objet pour sa mère. Ce qui avait autorisé cette structuration étaient les modalités de la place du père dans le complexe oedipien, dont le discours n'avait pas opéré la séparation de l'objet du désir de la mère pour son enfant, de l'objet du désir de l'enfant pour sa mère. La conjonction de ces deux désirs avait comme support le corps réel de la mère et non le discours. La mort de celle-ci supprime pour ce sujet tout support dans le réel, d'une part de son image narcissique investie dénégativement et d'autre part de l'objet incestueux, la mère réelle qui cause son désir et sa jouissance. Cette perte déclenche une angoisse « *sans langue qui puisse me dire puisque dans la langue de ma mère, il n'y a pas de place pour les filles.* »

La clinique psychanalytique, et plus particulièrement celle des enfants, témoigne de la prégnance du désir maternel et de ses avatars. Combien d'enfants ne vivent pas l'angoisse de la mère, du père ou d'un autre membre de la famille qui a refusé, dénié, forclos le savoir inconscient qui l'habite. Ce savoir sera mis en position Autre, c'est-à-dire refoulé pour ce sujet et fera retour en symptômes ou en angoisse. L'enfant étant particulièrement réceptif à tout ce que l'Autre veut, le sera aussi à cette angoisse. C'est en cela qu'il peut être qualifié de symptôme de ces parents. **D. Desmedt-du Toict** écrit :

*« (...) les parents revivent avec leurs enfants, ce qu'ils ont vécu eux-mêmes dans leur enfance. S'ils ont vécu enfants des événements dramatiques, lorsque leur enfant atteint l'âge qu'ils avaient lors du drame, ils revivent leur angoisse à travers l'enfant, et cela inconsciemment. Quand nous leur demandons : que s'est-il passé pour vous à l'âge de votre enfant ?, souvent le voile se déchire. »*⁵

C'est pourquoi le psychanalyste, contrairement à ce qui se dit souvent, répond au niveau de la demande mais pas n'importe comment, puisque le sujet ne sait pas ce qu'il demande et très souvent ne demande pas ce qu'il sait. C'est courant qu'au cours d'une cure, un patient vous dise tout à coup, « ah ! je ne vous avais pas dit que... » et dévoile un élément de sa

5D. DESMEDT-du TOICT, *L'Angoisse chez le jeune enfant*, in « L'Enfant », n° 4, 1986, p. 15.

biographie ou d'intervention sur son corps de la plus haute importance pour sa vie subjective. L'acte du psychanalyste consistera dans le repérage de l'agent réel de cette demande, de cette souffrance, de cette angoisse et par l'intervention, par l'interprétation, s'effectuera un retour à l'envoyeur.

Qu'est-ce qui supplée à la séparation du sujet infans de sa mère par la langue maternelle ?

(47) Comme toutes les suppléances engendrées par l'impossible rencontre du réel, c'est l'amour maternel. **Michel Tournier**, dans ce bref passage, nous permet d'en prendre la mesure :

« Cependant que je me faisais ces réflexions, à quelques mètres de moi la palabre allait bon train. Au centre du groupe, la maman, plus toute jeune, un peu corpulente déjà, serrait en silence sur ses genoux le plus jeune, six ans peut-être. Mais autour d'eux les adolescents parlaient avec animation d'un concours de beauté avec élection d'une "miss" locale organisé le soir même au casino. On lance des prénoms de demoiselles ayant des chances de vaincre. Les filles se défient, intimidées et envieuses, affichant un détachement apparent pour ce genre de manifestation.

Soudain, un ange passe, et on entend la voix du petit garçon : "Mais toi, maman, pourquoi tu ne te présentes pas au concours de beauté ?"

Stupeur d'un instant. Puis hurlements de rire des adolescents. Ce gosse, quel idiot ! Non mais, tu vois sa maman au concours de beauté !

Mais, au milieu de tout ce bruit, il y en a deux qui ne disent rien. Le petit garçon qui ouvre de grands yeux et qui regarde passionnément sa mère. Il ne comprend rien, mais vraiment rien du tout à ce déchaînement de gaieté grossière. Il a beau écarquiller les yeux, ce qu'il voit indiscutablement, c'est la plus belle des femmes.

Et la maman, plus toute jeune, un peu corpulente déjà, qui regarde son petit garçon. Non, qui se regarde avec émerveillement dans les yeux de son petit garçon.

Les fiancés de la plage... ! »⁶

Le réel du corps d'une mère

(48) Le réel du corps d'une mère est cet organe utérin lieu-espace-temps réel où un fœtus puis un enfant se développe physiologiquement. Cette gestation aboutit soit à un avortement naturel ou provoqué, soit à une naissance. Cette mise au monde peut être celle d'un enfant normal c'est-à-dire ayant un corps réel où les organes répondent à leurs fonctions et où le sexe anatomique est précisé. Elle peut également être celle d'un enfant anormal ou mort-né. Ce lieu-espace-temps réel n'est pas commandé uniquement par le signifiant mais par l'auto-érotisme, pour une certaine modalité de plaisir, autrement dit par des investissements intra-organiques qui encore à ce jour gardent une grande part de mystère. Tout ce qui pourra en être dit de ce lieu maternel et du temps passé par l'enfant en ce lieu ne pourra jamais relever de cet intra-organique, de ce réel pur. C'est pourquoi

6M. TOURNIER, *Des Clefs et des serrures*, Paris, Chêne Hachette, 1979, p. 51.

l'enfant signifie toujours à la mère cette part du réel de son corps. Dans certains cas, il incarne ce qu'exemplifie les psychoses puerpérales. Pour que cette psychose se déclenche, il est nécessaire que cette partie maternelle du corps de la femme ait subi une forclusion qui fait retour dans le réel par la naissance de l'enfant. Nous ne rencontrons pas cette psychose, à notre connaissance, chez les mères adoptives. En effet, dans cette conjoncture, l'enfant n'incarne pas pour la mère cette part réelle de son corps. Par contre, ce qui perdure de cet acte d'adoption, c'est le trou, le creux, le « vide du ventre ». Comme nous le disait une mère « *mon ventre restera vide éternellement, vide au-delà de la mort* ». Ce signifiant « éternel », ou sa métaphore, revient inmanquablement dans le discours des mères adoptives.

Dans un mémoire centré partiellement sur la stérilité des femmes, **Anne Joos De Ter Beerst** interroge des femmes stériles ayant suivi un traitement chez le Docteur X, directeur d'un programme F.I.V.. Madame L., interrogée, désirait plusieurs enfants. Après trois ans de mariage, elle met au monde un fils. Après divers traitements, elle tente la F.I.V., mais en vain. Elle n'a pas pensé à l'adoption, dit-elle, parce que « *c'est un emplâtre sur une jambe de bois. C'est comme après une fausse couche. Ça ne remplace pas le vide. C'est des morceaux recollés.* »⁷

Ceci nous autorise à dire au moins deux choses. D'une part, ce lieu maternel, cette partie du corps de la femme rend compte de cette parcelle d'éternité que véhicule le corps de la femme. Car si une femme ne relève pas de l'universel, elle témoigne de l'éternel, caractéristique du réel. D'autre part, le corps de la femme témoigne de l'impossibilité du signifiant à symboliser le réel. Il appartient aux parlêtres de cette aventure de reconnaître que ce réel du corps de la Mère et du temps (49) physiologique vécu par l'enfant dans ce corps, rien ne pourra en être dit sans passer par les chaînes de représentations signifiantes, imaginaires et de signifiants relevant du symbolique et du réel... Ceci nous démontre la pertinence de l'énoncé quelque peu surprenant de **Charles Melman** lorsqu'il dit que « *l'inconscient c'est le physiologique* ».

D'aucuns objecteront peut-être que tout ce qui concerne le parlêtre jusques et y compris son organisme et ses fonctions, relèvent du registre imaginaire et symbolique, autrement dit du signifiant, le réel ne venant là qu'à titre de potiche. Cette position omet, par exemple, la spécificité des affections psychosomatiques qui relèvent du réel.

Dans ce rapport mère-enfant, ce lieu et ce temps de tous les possibles aura sa part. Il se transmet de mère en fille, de mère en fils, comme un héritage sans en être un néanmoins. Son objet ne relève pas de l'ordre symbolique, ni imaginaire et donc aucune parole ne peut nommer pour lui une place dans l'Autre. Ce réel d'un lieu-espace-temps hors signifiante ne peut fonder une dette envers cet Autre, puisqu'il est cette part à jamais perdue du corps dont il est interdit de jouir. Interdiction qui vaut tant pour l'enfant que pour la mère. Or d'un héritage le sujet a la jouissance, le droit l'énonce fort bien. De cette jouissance, le prix est souvent trop élevé, caractéristique commune des névroses.

A ce réel, quel destin ?

⁷A. JOOS DE TER BEERST, *Entre le Vide et le comble. Pour une sensibilisation des soignants au dire de la stérilité*, Mémoire à la FOPA, Louvain-la-Neuve, décembre 1988, p. 114.

Peu de possibilités s'offrent à lui puisqu'il n'est pas dans un rapport dialectique à l'autre, le semblable et n'entre pas dans ce que nous nommons la relation d'objet. Ceci à pour conséquence que pour ce maternel-là, pas de meurtre possible de la chose. Par conséquent, pas d'entrée possible dans la symbolisation, mais enkystement donc du réel sur lui-même. Il reste à lui vouer un amour ou une haine sans nom, donc éternelles. A l'inscrire dans le registre de la nostalgie comme l'écrit **S. Dagerman** dans son livre, *Notre Besoin de consolation est impossible à rassasier*⁸. Mais cette nostalgie ramène le réel à son lieu d'origine, ce qui invariablement mène à la mort puisque le réel pur ne peut que ramener à lui-même. Le film *Le grand Bleu* en est une pertinente illustration. Le héros tente de combler un vide laissé par le départ précoce de sa mère réelle. Mais ce vide, ce réel, comme le souligne **Patrick De Neuter** « est d'autant plus difficile à combler parce qu'il en cache un autre qui est loin d'équivaloir à celui qu'à laissé la mère : le vide créé originellement par la Chose... ». Comme le souligne l'auteur, cet objet symbolisé par « un gouffre au sein (50)d'une mer (...) n'est pas interdit mais bien impossible, puisque le rejoindre entraîne la mort »⁹

Ceci permet de comprendre en quoi pour une femme deux deuils sont à effectuer. Le premier, celui de son non accès à une maternité réelle. Le second, celui de la mort de son enfant. Si le sujet inscrit ces deuils dans le registre de la nostalgie, il ne trouvera aucun repos. Car l'imaginaire qui l'alimente ne peut mener qu'à cet état dépressif, voué non pas à la perte d'un objet réel ou fantasmatique mais au masochisme fondamental. Celui que **Freud** qualifiait de silencieux. « Il semble, nous disait-il, imposer sa loi à une aspiration au repos qui s'enfle dès lors en un instinct de mort ». Le principe originaire de ce masochisme « est le traumatisme même de la vie ».

Ces quelques considérations répondent partiellement à la question qui nous préoccupait au départ. Pourquoi la prégnance de la relation à la mère peut être aussi puissante pour le parlêtre ? Dans la mesure où le réel du corps est le support du premier imaginaire, l'axe qui nous a orienté n'étant pas symbolisable, la dimension imaginaire sera d'autant plus toute-puissante que l'univers des mots, de la langue ne peuvent servir à se faire entendre par les autres mais bien à imposer au sujet la jouissance de ce lieu Autre.

Dans cette perspective, le rapport à l'Autre s'effectue à partir du message de l'imaginaire et du réel. Nouage où la haine est un des enjeux puissants. Un sujet ne nous disait-il pas à un moment particulièrement violent de sa cure : « Ma mère, je ne pense pas la broyer comme le fait le boucher avec les os, quant il veut tout récupérer ». Pour éviter la destruction qu'implique ce rapport haineux, le parlêtre s'attache à cet être chair de sa chair avec la puissance d'investissement pulsionnel que véhicule cette haine. Dans cette conjoncture, la cure psychanalytique ne pourra omettre l'analyse de cette haine afin que le sujet puisse s'inscrire dans son au-delà.

⁸Actes Sud, 1981.

⁹P. DE NEUTER, *Le grand Voeu ou « Le grand Bleu » comme tragédie oedipienne d'aujourd'hui*, in Bulletin Freudien, n° 13-14, 1989, pp. 217-220.